

LA LÉGION D'ORIENT

La légion d'Orient vient d'entrer dans l'histoire. Sa collaboration aux victoires du 19 et du 20 septembre en Palestine lui a valu les félicitations du général Allenby et du commandant des détachements français. Le général anglais a témoigné de la valeur des soldats arméniens dans un télégramme au président de la Délégation nationale arménienne, S. E. Boghos Nubar Pacha. Celui-ci, à son tour, s'adressant aux gouvernements alliés, pour réclamer en faveur de la nation martyre les garanties nécessaires, invoquait les services rendus par les éléments arméniens de la légion d'Orient. Il ne craignait pas de désigner le pays d'origine de la plupart des légionnaires.

Le silence sous lequel la légion d'Orient a dû s'abriter longtemps n'a plus sa raison d'être. Tant qu'elle était en formation, la sagesse demandait à ceux qui dirigeaient l'entreprise de ne pas faire de promesses que l'événement pouvait démentir. D'autre part, le gouvernement turc en aurait pris prétexte pour renouveler ses persécutions contre les débris épars de la malheureuse race arménienne. Il n'aurait pas manqué de punir, sur des femmes et des enfants, le crime de jeunes gens assez osés pour se rassembler et s'exercer à la guerre sous le drapeau de la France. On se taisait donc. Aujourd'hui, les promesses ont été tenues. Le danger n'existe plus. On peut parler. Et nous croyons ne commettre aucune indiscretion en livrant ces souvenirs qui feront connaître pourquoi et comment fut créée la légion d'Orient.



On se rappelle le système de déportations inauguré par la Turquie, peu après son entrée en guerre. Sous prétexte d'empêcher l'agitation des Arméniens, mais, en réalité, pour les détruire, le gouvernement turco-allemand de Constantinople décida d'arracher à ses foyers toute la population arménienne et de la trans-

porter en des régions éloignées¹. On sait avec quelle sauvagerie les ordres furent exécutés, comment grand nombre de ces exilés furent massacrés en route, soit par les soldats qui les escortaient, soit par les Kurdes ou autres pillards à qui ces soldats laissaient toute liberté². Beaucoup moururent d'épuisement au cours d'un voyage qui, parfois, atteignait 1 000 kilomètres³. Les survivants, dans leur exil, se voyaient exposés aux dangers d'un climat nouveau, aux privations de la misère et de la faim.

Une population arménienne assez dense, établie aux flancs du Djebel Moussa, montagne qui domine l'embouchure de l'Oronte, avait été épargnée tout d'abord. Noyau isolé, on l'avait sans doute oubliée.

Vers la fin de juillet 1915, elle reçut l'ordre d'émigrer à son tour, pour faire place à des Turcs que la menace des Alliés chassait de la région des Détroits. (C'était le temps où l'ennemi lui-même croyait que nous forcerions les Dardanelles.) Se donnant des airs d'humanité, l'autorité turque accordait aux villageois un délai de quelques jours pour réaliser leur avoir. Bienveillance illusoire. Car qui se serait offert à acheter des biens que leurs propriétaires allaient être obligés d'abandonner ?

Mais ce répit permit aux Arméniens de se concerter. Les anciens des villages se réunirent. Quelques-uns étaient d'avis de céder. Le plus grand nombre, invoquant l'exemple des déportations antérieures, affirmaient que, jamais, les dangers de la résistance ne sauraient égaler ceux de la soumission. Ils ne purent cependant imposer leur conviction à tous.

Quand, à la date fixée, les soldats du caïmmakam d'Antakié (Antioche) vinrent pour faire exécuter les ordres, ils ne trouvèrent plus dans les villages qu'une faible partie de la population. Ces

1. C'est ainsi que, dans leur avance en Mésopotamie et en Palestine, les armées anglaises ont pu libérer quantité de déportés qui sont venus grossir les rangs de la légion d'Orient.

2. Voir notamment l'article, *la Suppression des Arméniens, Méthode allemande, Travail turc*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février 1916.

3. Un missionnaire, jésuite arménien, le P. Aghadjanian, mourut noyé au passage de l'Euphrate (crime ou accident?). Emprisonné à Angora, puis à Constantinople, il fut dirigé sur Kouia, joint à une caravane de déportés que l'on expédiait en Mésopotamie. Un autre jésuite arménien, le frère Balian, disparut, probablement massacré entre Sivas et Césarée.

pauvres gens furent réunis. Ils partirent. Et nous ne savons si l'on a retrouvé leurs traces.

Les autres, c'est-à-dire une foule de plus de cinq mille personnes, hommes, jeunes gens, femmes, vieillards, enfants, avaient quitté les villages. Avec leurs troupeaux et tout ce qu'ils avaient pu rassembler de vivres, ils s'étaient retirés au sommet de la montagne, décidés à se défendre si on cherchait à les contraindre par la force.

Les noms de ces villages de braves méritent d'être conservés. Ce sont : Bitias, Hadji Habibli, Yoghoun Olouk, Kéboussié, Kheder Bey. On les appelle parfois du nom générique de Souédié qui, proprement, désigne « l'échelle » d'Antioche, établie dans la plaine, au nord de l'embouchure de l'Oronte, non loin de l'ancienne Séleucie de Piérie.

On était dans la belle saison. Les fugitifs pouvaient camper en plein air. Tandis que les femmes s'installaient tant bien que mal, les hommes et les jeunes gens préparèrent la résistance. Ils étaient environ six cents en âge de combattre. Mais une chose leur manquait : les armes. Ils avaient un petit nombre de Martinis, quelques très rares Mausers que l'on avait pu rapporter en contrebande des guerres balkaniques et que l'on gardait soigneusement cachés, avec un stock — mais combien faible ! — de munitions. Puis environ cent cinquante de ces antiques fusils de chasse, que l'on tenait des grands-pères et qui se chargeaient par la bouche. Ajoutez de vieux pistolets et quelques revolvers modernes possédés en cachette¹. Il n'y avait d'armes à feu que pour une moitié, tout au plus, des combattants. Les Turcs devaient bientôt leur en fournir d'autres.

Un premier détachement envoyé pour les réduire fut reçu à coups de fusils, laissa des morts sur le terrain et s'enfuit. Peu de jours après, un autre fut encore dispersé. Et chaque fois, les armes des vaincus venaient augmenter l'arsenal de la résistance.

Alors, commença un siège où le caïmmakam employa toutes les troupes dont il pouvait disposer : environ sept cents hommes. A eux se joignirent des bandes de pillards venus de toutes les montagnes des alentours. Elles accouraient comme à la curée,

1. En Turquie, il était interdit aux chrétiens de posséder des armes « à cartouches »

croyant que l'on aurait vite raison de cette poignée de paysans. Mal armés, ces irréguliers n'en étaient pas moins redoutables par leur nombre. A certains jours, ils dépassèrent trois mille.

Mais les Arméniens avaient eu le temps d'organiser la défense. Leur sommet était comme une forteresse. Les sentiers d'accès, faciles à garder, avaient été retranchés. Nuit et jour, les guetteurs veillaient. Malheur à qui osait approcher ! Car, parmi ces montagnards, il y avait d'excellents tireurs, et c'était à eux que l'on réservait les armes de guerre.

Chacun, parmi les assiégés, avait son rôle. Les femmes assuraient les services d'intendance. Quelques vieux contrebandiers fabriquaient de la poudre. Les enfants fondaient des balles. D'autres se chargeaient du ravitaillement. Ils portaient aux combattants vivres et munitions. La rapidité de leur course les mettait à l'abri des coups.

Il y eut plusieurs assauts qui furent repoussés. Le siège dura cinquante jours.

Pendant les vivres diminuaient, et l'on commençait à se préoccuper de l'avenir.

C'est alors qu'un navire de patrouille français fut aperçu au large. Avec un grand drapeau, on lui fit des signaux d'appel. Il les vit. Surpris, le commandant approcha de la côte.

Par bonheur, les Arméniens, cernés du côté de la terre, pouvaient encore, par une vallée, communiquer avec la mer. Quelques-uns descendirent à la plage, répétant leurs signaux. Le navire français envoya une embarcation et la conversation s'établit.

Quel ne fut pas l'étonnement de nos marins lorsqu'ils apprirent que, depuis cinquante jours, on se battait sur cette montagne contre l'ennemi commun. Prêter secours aux Arméniens était d'une nécessité trop évidente. La Division navale de Syrie qui croisait dans les parages fut prévenue. Elle accourut¹.

Détruire une caserne et un poste de télégraphe que les Turcs avaient à Souédié, anéantir divers points d'appui, disperser des

1. La Méditerranée n'était pas encore infestée de sous-marins, bien qu'ils eussent déjà paru aux Dardanelles (où ils avaient fait sauter le *Triumph* et le *Majestic*). A cette date, nos cuirassés et nos croiseurs circulaient librement sur la côte de Syrie. Après la perte de l'*Amiral Charner*, les patrouilles ne furent plus faites que par des chalutiers.

campements d'irréguliers, ce ne fut qu'un jeu pour son artillerie.

Mais elle ne pouvait toujours rester là, et il fallait pourvoir à la sécurité de cette population.

Les chefs de la défense demandèrent à l'amiral d'enlever les femmes, les vieillards, les enfants et de les transporter à Chypre. Quant à eux, exaltés par leurs premiers succès, ils voulaient continuer la lutte. Ils demandaient seulement qu'on leur fournît de la farine, du sel, des armes et des munitions. Moyennant quoi, ils se faisaient forts de tenir indéfiniment la campagne.

L'amiral n'osa prendre la responsabilité d'une décision aussi grave. Si tentante que fût l'offre, il ne pouvait, sans engager l'avenir, commencer à soutenir la révolte arménienne, car ensuite il eût fallu continuer à alimenter son effort. Un échange de télégrammes avec Paris s'engagea où des circonstances fortuites amenèrent de fâcheux retards.

La situation devenait de jour en jour plus critique pour les Arméniens, et par l'épuisement de leurs vivres, et par l'afflux des ennemis qui arrivaient de plus en plus nombreux et qui les pressaient du côté de la terre, en se défilant au tir des navires de guerre.

La réponse de Paris ne venait pas, et il était urgent de prendre une décision. L'ordre fut donné d'embarquer tout le monde, non-combattants et combattants.

L'opération dura deux jours. Les femmes, les vieillards et les enfants furent d'abord amenés à la plage, tandis que les hommes continuaient à tenir l'ennemi en respect. Puis ceux-ci se replièrent par échelons, protégés par le feu des navires qui interdisait aux Turcs de les serrer de trop près.

L'embarquement ne se fit pas sans difficulté, sur cette plage déserte, par une mer houleuse. Les marins de la Division navale avaient préparé des radeaux que les vedettes remorquaient jusqu'aux navires. Mais les gagner et s'y maintenir étaient chose malaisée pour des femmes et des vieillards qui, de leur vie, n'avaient mis le pied sur l'eau. Il fallut toute l'habileté et tout le dévouement de nos marins pour empêcher des accidents qui auraient pu être graves.

Enfin, tout le monde fut rassemblé sur les ponts des quatre ou cinq croiseurs et l'on partit. Triste spectacle que celui de ces femmes et de ces enfants, épuisés par les anxiétés et les priva-

tions d'un siège, pâles, amaigris, grelottant sous les embruns, torturés par le mal de mer, sans autres bagages que leurs misérables haillons, entassés sur les ponts trop étroits — un seul navire en reçut plus de dix-huit cents — et s'en allant vers l'inconnu.

Plus fermes, hommes et jeunes gens, embarqués les derniers, regardaient avec tristesse s'effacer, dans le lointain, les contours de leur montagne. Ils ne la quittaient que parce qu'on les y avait forcés, et tout leur désir était d'y revenir, armes en main.

Le Haut-Commissaire de Chypre, consulté par télégramme, s'était montré peu favorable à l'idée d'accueillir les réfugiés. Il craignait, sans doute, que les ressources de son île ne pussent suffire à cet accroissement de population. Il redoutait peut-être des heurts avec les indigènes. Car l'inimitié des Grecs et des Arméniens est proverbiale dans tout l'Orient¹.

C'est donc sur Port-Saïd que se dirigea la Division navale, et c'est là qu'elle débarqua son lamentable chargement.

Il faut rendre justice à tout ce que fit l'autorité anglaise pour les réfugiés. Elle leur dressa un vaste camp sur la rive asiatique du canal, à quelques kilomètres de la ville. Les tentes s'alignèrent en bon ordre, divisées en sections qui répondaient aux anciens villages. Des cuisines furent établies, une infirmerie, une chapelle, des salles pour ateliers et écoles. Des canalisations distribuèrent l'eau — la précieuse eau du Nil — dans toutes les parties du camp. Lavoirs, bains, douches, rien ne manqua de ce que pouvaient réclamer les habitudes anglaises de propreté. Et ces villageois apprirent des méthodes d'hygiène auxquelles ils n'étaient guère accoutumés.

Mais tout cela ne put se faire que peu à peu et, dans les premiers jours, il y eut bien des souffrances. Si active que fût la charité officielle aidée par les efforts privés et par les sociétés de bienfaisance, elle eut du mal à assurer, dès l'abord, la distribution du pain et des vêtements à une si grande multitude.

Cependant tout finit par se mettre en place. Un des premiers soins fut d'occuper les enfants. Ils étaient extrêmement nombreux.

1. Un proverbe turc peut se traduire : « Avec la peau d'un chien, on ne fait pas un tapis pour la prière ; avec la peau d'un Grec, on ne fait pas l'ami d'un Arménien. »

L'évêché arménien du Caire envoya des maîtres d'école. L'Union de bienfaisance arménienne fournit les livres. Et dans les grandes tentes ou les baraques données par l'autorité anglaise, on commença à réunir écoliers et écolières.

Pour les femmes et les jeunes filles, on organisa des ateliers. Elles y tissèrent des étoffes; elles y firent des tapis, des broderies que la Société des « Amis de l'Arménie » se chargea de vendre à Londres et en Amérique. Des ateliers de couture travaillaient pour habiller les réfugiés ou pour le compte de l'Intendance anglaise. Une bonne partie des chemises que devaient porter les troupes de Palestine et de Syrie fut confectionnée par des mains arméniennes.

On organisa aussi le travail des hommes. Il y eut des ateliers de tailleurs et de cordonniers. Les visiteurs étaient surtout intéressés par ceux où se fabriquaient divers articles en bois, d'un travail souvent très soigné. Comme tous les montagnards, les gens du Djebel Moussa étaient habiles à ce genre d'ouvrages. Dans leur pays, ils y consacraient une partie des veillées d'hiver. Nous avons admiré avec quelle dextérité ils taillaient et polissaient des cuillers et des fourchettes en bois, des peignes en bois ou en os, et d'autres objets qui ne le cédaient en rien à ceux qui sortent de nos manufactures d'Europe.

Mais on était frappé de voir que ces ateliers masculins n'étaient guère composés que de vieillards. La jeunesse montrait peu de goût pour s'y enfermer. Une partie ne tarda pas à trouver du travail en Égypte. La colonie arménienne y est nombreuse et riche. Il règne chez elle un grand esprit de corps. Soutenus par leurs amis et leurs connaissances, certains réussirent assez vite à se procurer des situations qui leur permirent de gagner leur vie. Plusieurs purent même emmener leurs familles. D'autres émigrèrent en Amérique, où ils avaient des relations.

Une partie de la jeunesse restait au camp. Mais toutes ses pensées étaient pour la guerre. Ils rêvaient de reprendre cette lutte qu'ils n'avaient interrompue que contraints. Ils firent des instances auprès des autorités militaires anglaises, demandant qu'on leur fournit des armes et qu'on les exerçât, si l'on ne croyait pas à leurs vertus militaires. Soit méfiance, soit crainte de s'engager dans une aventure, le général en chef, malgré le véhément plaidoyer des jeunes délégués, répondit par un refus. Alors

ils se tournèrent vers la marine française qui les avait sauvés. Sans prendre aucun engagement pour l'avenir, le commandant du *Jauréguiberry* promit de donner quelques officiers et des moniteurs pour exercer les jeunes gens. Il obtint de l'autorité anglaise qu'elle prêtât un stock de fusils pris aux Turcs dans la presqu'île du Sinaï et qui restaient sans emploi.

On commença l'instruction des jeunes gens. Ils étaient environ deux cent cinquante. Du premier coup, ils se révélèrent très bons tireurs. Ils avaient fait leurs preuves sur les Turcs ! Ils étaient endurants, agiles, intelligents. Mais il fallait leur apprendre des méthodes plus complexes que celles de la guerre toute défensive qu'ils avaient faite au Djebel Moussa. Ils s'y prêtèrent avec beaucoup d'ardeur. Et les deux officiers qui dirigeaient l'instruction ne tarissaient pas d'éloges à leur endroit.

Malheureusement, l'inconstance est le défaut des Orientaux. L'entraînement, inauguré à l'automne, fut poussé, pendant les premiers mois, avec une sorte d'exaltation. On continuait à s'exercer en dehors des séances d'instruction. Les enfants, imitant leurs aînés, n'étaient pas plus tôt sortis de l'école, qu'on les voyait manœuvrer comme de vrais soldats. Mais, peu à peu, il se produisit une sorte de lassitude. Les jeunes gens trouvèrent qu'ils en savaient assez et qu'il était temps de laisser ces exercices, toujours les mêmes, pour pratiquer enfin sérieusement ce qu'ils avaient appris.

Tant que dura l'hiver, on put leur faire prendre patience. Quand vinrent les beaux jours — et ils viennent de bonne heure en Égypte — le dilemme se posa pressant. Il fallait ou cesser l'instruction, ou lui donner un but pratique, précis et prochain. Car, de plus en plus, les jeunes gens l'abandonnaient, se laissant tenter par les offres qu'on leur faisait du dehors. Beaucoup allaient travailler au port ou au canal, ou pour le compte du gouvernement anglais.

Un comité arménien s'était rencontré qui, afin d'écartier cette tentation, assurait une indemnité de présence aux séances d'instruction. Mais elle restait modique, et l'on continuait à désertier l'exercice. Pour ranimer le zèle, les deux officiers instructeurs élaborèrent un projet de coup de main sur la côte turque. Ce ne fut pas sans peine qu'ils en firent accepter l'idée des hautes auto-

rités militaires anglaises et françaises. Toujours la crainte d'engager l'avenir. Cependant l'approbation fut donnée à titre d'essai.

L'opération fut préparée dans le plus grand détail. Elle était hardie et périlleuse. Elle devait durer huit jours. Toutes les marches de nuit. Les journées dans les forêts. Mais, comme on opérerait dans la région du Djebel Moussa, nos montagnards ne s'effrayaient point de ces difficultés¹.

On avait cru le secret bien gardé. Il transpira. L'évêché arménien du Caire apprenant le projet s'en émut. Il parla du danger de représailles. La Délégation nationale arménienne intervint à son tour. Pour les mêmes motifs, elle déclara qu'elle était favorable à l'engagement des Arméniens dans nos unités combattantes, mais qu'elle ne verrait pas sans appréhension l'emploi, dans des opérations militaires, de groupes exclusivement arméniens.

Découragés par ces oppositions, les officiers français estimèrent qu'il valait mieux suspendre momentanément l'instruction. Pour ne pas perdre les résultats acquis, ils décidèrent d'en faire encore une séance par semaine. On la reprendrait d'une façon plus active quand viendraient des jours plus favorables. On était en avril-mai 1916.

Il se noua alors autour des Arméniens de Port-Saïd une série d'intrigues confuses où, à des questions purement personnelles, se mêlaient des rivalités confessionnelles et des intérêts de nationalités.

Tout le monde voulait le plus grand bien à ces pauvres réfugiés : sociétés arméniennes d'Égypte, sociétés anglaises, sociétés américaines, s'empressaient à leur venir en aide, — sans compter plusieurs Croix-Rouges et l'« Administration » du camp. Mais dans ce déchaînement de dévouements, il y avait un peu de désordre et pas mal de jalousies. On se disputait, en quelque sorte, les enfants et les malades. Il y avait jusqu'à trois organisations sanitaires parallèles qui se regardaient par dessus leurs murailles. Rivalités aussi dans les ateliers. La cuisine même devint un champ clos. A côté de la pitance officielle, cuisait celle des protégés de telle société².

1. On peut dire aujourd'hui que l'opération avait pour but de faire sauter le viaduc de Rajou, sur le chemin de fer d'Alep, l'unique voie ferrée qui reliait la Syrie, l'Arabie et la Mésopotamie avec l'Asie Mineure.

2. Il n'est que juste de rendre hommage au dévouement et au désintéressement

Volontiers, la charité privée s'en prenait à l'administration du camp qu'elle trouvait économe jusqu'à l'avarice. Celle-ci, soucieuse de ne pas dépasser les crédits mis à sa disposition, répondait qu'elle n'en pouvait mais, si elle se voyait contrainte de rationner les réfugiés et si elle devait se préoccuper de faire « rendre » leur travail. Ce dernier souci amenait parfois à employer à son endroit le mot toujours mal sonnante d'exploitation. Elle aurait pu répondre en montrant les chiffres de ses débours et en demandant, avec quelque indiscretion, si telle société soi-disant désintéressée n'exploitait pas, elle aussi, le travail des femmes qu'elle employait.

Tout cela créa dans le camp un état de mécontentement. Il était accru par la monotonie d'une vie de demi-prison. Montagnards habitués à la liberté, au grand air, à la fraîcheur, à l'ombre des forêts, ils étaient enfermés dans une enceinte de fil de fer. Autour d'eux, ils ne voyaient que du sable ou les fumées de Port-Saïd. Les chaleurs arrivaient ; les tentes devenaient des étuves ; au dehors, le soleil brûlait. Où donc étaient les arbres du Djebel Moussa ?

Les hommes partageaient ces sentiments d'amertume. Il vint s'y ajouter un dépit bien naturel quand ceux qui s'étaient crus à la veille du coup de main, virent l'idée abandonnée et quand ils s'entendirent déclarer par l'administration que, leur utilisation militaire ne paraissant plus probable, il fallait qu'ils songeassent, eux aussi, à rendre leur travail productif.

Dans quelle mesure la crainte était-elle fondée ? L'administration crut que le mécontentement pouvait aller jusqu'à la révolte. Elle jugea imprudent de conserver les armes qui, jusqu'alors, étaient mises en dépôt entre les séances d'instruction. L'autorité anglaise les retira.

d'une dame anglaise, femme d'un officier très distingué, Mrs Elgood. Elle mit au service des réfugiés les ressources d'un remarquable esprit d'organisation, les tendresses de sa charité et sa compétence de docteur en médecine. C'est elle qui fut l'âme de l'organisation dans les premiers jours. Plus tard, elle fit le possible pour atténuer les défauts dont nous parlons. Toute protestante qu'elle était, elle aurait voulu voir la direction des œuvres de bienfaisance confiée à une congrégation unique de religieuses catholiques et non livrée à des éléments divers et disparates. Ces projets ne purent aboutir pour des raisons mi-politiques, mi-confessionnelles. L'Église catholique n'était représentée au camp que par une messe basse que venait y célébrer, le dimanche, un Père Franciscain de Port-Saïd. Cependant, les catholiques y étaient nombreux, car les Capucins avaient, avant la guerre, une mission florissante à Kheder Bey.

Il ne devenait plus possible de faire même l'exercice hebdomadaire. C'était l'écroutement du rêve militaire des jeunes. Ils en conçurent une sourde colère.

Aussi quand, « afin de ne pas nourrir des bouches inutiles », l'autorité anglaise essaya de les enrôler dans les équipes de travailleurs — un « Labour Corps » — elle se heurta à une vive résistance. Ceux mêmes qui, autrefois, délaissaient l'exercice pour aller au travail, n'en voulaient plus. Elle essaya de les allécher par l'appât du gain. Ils s'y montrèrent peu sensibles. Elle usa d'une sorte de contrainte. Ils se laissèrent faire, mais de si mauvaise grâce, ils apportèrent au travail si peu de bonne volonté, que l'on préféra ne plus les employer. Et l'opinion s'établit que, décidément, les Arméniens étaient des mauvaises têtes et bons à rien. Réputation injuste, mais à laquelle, il faut l'avouer, ils avaient donné quelque prétexte et qui, plus tard, devait les desservir.

* * *

A cette époque venait de se conclure l'accord dont la substance a été récemment rendue publique et qui délimitait, à travers la Turquie d'Asie, les zones d'influence futures. Une grande partie des territoires habités par les Arméniens tombaient dans la zone française.

Un jour, l'idée fut suggérée à notre ambassadeur à Londres de proposer la création d'un corps arménien, encadré par des officiers et sous-officiers français, qui aiderait à la conquête de ces territoires et qui, à la paix, en assurerait l'occupation. La suggestion venait d'une haute personnalité anglaise d'Égypte. Il n'est pas douteux qu'elle ne lui fût inspirée par tout ce que nous avons raconté. Peut-être, pensait-il, des Français pourraient-ils tirer parti de ces Arméniens si rebelles.

L'ambassadeur transmit la proposition à son ministre — qui était encore Briand — en lui faisant connaître ce que son informateur lui avait appris des possibilités de recrutement. Les Affaires étrangères communiquèrent le projet à la Guerre, qui consulta le Grand Quartier Général. De son côté, l'état-major de l'armée, se déclara en mesure de fournir les officiers et sous-officiers nécessaires à l'encadrement du futur corps. Ces négociations se passaient en juillet-août 1916.

Avant de décréter la création du corps arménien, le ministre de la Guerre (alors général Roques) décida l'envoi d'une Mission en Égypte. Il voulait bien enrôler les Arméniens : mais encore fallait-il connaître ce que l'on pourrait en réunir. Car les seuls éléments sûrs, à cette date, étaient les deux cent cinquante jeunes gens de Port-Saïd et un groupe à peu près équivalent d'Arméniens qui, enrôlés dans l'armée turque, avaient été faits prisonniers en Mésopotamie. Ils étaient internés près de Bombay. Le gouvernement anglais offrait de les libérer. Le reste, c'est-à-dire les enrôlements individuels que l'on promettait, demeurait problématique.

La mission fut confiée à un chef de bataillon qui, avant la guerre, comme capitaine de chasseurs, avait fait partie de la Mission militaire en Grèce sous les ordres du général Eydoux. La mobilisation l'avait surpris en route, comme il venait prendre une permission. Affecté à un régiment d'infanterie, il était blessé dans les premiers jours. Plus tard, envoyé aux Dardanelles, il y recevait le commandement d'un bataillon de volontaires grecs, avec lequel il fit une descente hardie dans le golfe de Saros, le jour (7 août) où les Anglais opérèrent ce débarquement de Souvla qui — si l'affaire eût été mieux conduite — devait nous ouvrir le détroit et nous mener aux portes de Constantinople¹. Deux officiers français et trois cents volontaires grecs réussirent à immobiliser, pendant plus d'un jour, sur la côte nord du golfe, toute une division turque, tandis que les Anglais débarquaient au sud. Ensuite, le commandant avait fait la campagne de Serbie dans la division Bailloud. Au moment où sa mission lui était confiée, il était employé à la reconstitution de l'armée serbe, à Corfou.

Il était donc tout désigné par sa connaissance des Orientaux. Un officier interprète lui fut adjoint qui avait vécu spécialement dans les milieux arméniens.

La Mission, avec secrétaires et ordonnance, s'embarqua à Marseille, au commencement d'octobre. Six jours après, elle était à Alexandrie, puis au Caire. Elle se mit en rapport avec les autorités civiles et militaires. Le Haut-Commissaire était au Caire.

1. Dans un article du *Correspondant* (10 avril 1916), M. Charles Stiénon, citant les aveux mêmes du général Hamilton, a fait connaître les causes de cet échec malheureux.

Le commandant en chef des forces britanniques était à Ismaïlia. Chez l'un comme chez l'autre, on trouva des dispositions sceptiques à l'égard des Arméniens et une espèce de pitié pour ces officiers qui croyaient pouvoir tirer parti d'une matière aussi ingrate.

En vérité, ces dispositions ne différaient pas beaucoup de celles que le commandant avait rencontrées à Paris, chez plusieurs de ceux qui le voyaient partir. Au ministère de la Guerre, on ne prenait pas très au sérieux la proposition des Affaires étrangères. On avait gardé mauvais souvenir de certains essais analogues. En envoyant la Mission — pour donner satisfaction à des insistances importunes — on croyait qu'elle allait « planter une croix sur une tombe ».

Le commandant n'était pas homme à se laisser influencer par ces prévisions pessimistes. D'ailleurs, ce qu'il vit, peu de jours après, à Port-Saïd était bien fait pour l'encourager. Il y allait saluer l'amiral commandant la Division navale, de qui le futur corps devait dépendre dans ses débuts, et prendre contact avec les Arméniens du camp des réfugiés.

De part et d'autre, l'accueil fut plein de promesses. La Division navale n'avait cessé de regarder les Arméniens comme ses protégés. Elle avait foi en eux. Au camp, ce fut de l'enthousiasme quand les deux officiers français y parurent.

Dans les derniers temps, la situation des réfugiés s'était encore aggravée. L'état sanitaire était devenu inquiétant. L'étrange maladie de la pellagre avait fait son apparition. On l'attribuait à la mauvaise nourriture, à l'état de débilitation, à la chaleur. Elle s'attaquait surtout aux femmes et aux enfants. Elle déconcertait les médecins par ses effets bizarres et faisait des victimes.

D'autre part, la tension entre l'élément masculin et l'administration avait atteint un degré d'acuité extrême. Les autorités avaient décidé de faire cesser cette espèce de scandale par lequel on voyait de grands gaillards, sains et robustes, flâner tout le long du jour, tandis que les femmes travaillaient dans les ateliers et les enfants dans les écoles. Il fallait les utiliser. Et puisqu'ils n'avaient pas voulu du « Labour Corps » de Port-Saïd, on les enverrait comme muletiers à l'armée de Salonique. On leur offrait, d'ailleurs, une bonne paye. Une pression très forte avait

été exercée pour les amener à signer un engagement. On avait même menacé ceux qui refuseraient de les enfermer dans les camps de concentration ou de les employer de force aux travaux de la Haute-Égypte.

Prévenu à temps, l'amiral s'était interposé auprès des autorités anglaises. Il avait invoqué les intentions du gouvernement français et demandé que l'on suspendît, jusqu'à sa décision, l'exécution des mesures projetées.

Ce n'était pas cette décision qu'apportait le commandant. Il ne pouvait encore donner que des espérances. Mais à l'accent de ces paroles, les Arméniens sentirent que leur cause était gagnée.

Vers cette même date, les journaux publiaient une lettre de Briand annonçant le dessein du gouvernement français de venir en aide aux Arméniens. Dès lors, les jeunes gens de Port-Saïd ne purent plus douter qu'ils échapperaient à la nécessité, triplement odieuse, d'aller de force, comme muletiers, en Macédoine, et qu'il leur serait donné de coopérer, librement et en soldats, à la libération de leur propre territoire.

On tenait le noyau du futur corps. Mais pourrait-on l'accroître? Le commandant revint au Caire, s'aboucher avec les dirigeants de la nation arménienne.

Les assurances furent formelles et précises. On dénombrait la colonie d'Égypte, celle d'Europe, celle d'Amérique où le nombre des Arméniens dépassait dix mille. On supputait le chiffre d'engagements que cette population pourrait fournir... mais à la condition qu'une propagande fût organisée et activement menée.

Là surgissait la difficulté. On sait combien les Arméniens sont divisés politiquement. Leurs récents désastres n'avaient pas diminué les haines intérieures. En Égypte, les deux partis révolutionnaires « Hintchak » et « Trochak » continuaient la lutte contre les « Ramgavars » ou modérés. Les deux premiers réunissaient les éléments les plus ardents, ceux dont le nationalisme était le plus exalté. C'étaient eux aussi qui présentaient l'organisation politique la plus solide. Mais le troisième parti groupait les membres les plus en vue et les plus riches de la Délégation nationale arménienne.

Il fallait opérer un rapprochement. Le commandant y mit toute l'ardeur de son tempérament méridional, toute sa conviction de

croisé. Il obtint que les rancunes seraient oubliées. Un comité fut organisé qui réunissait les chefs des anciens partis. Son programme exclusivement national pouvait rallier toutes les adhésions. Il prit le nom de « Comité national arménien ». Une chose prouvait, à l'évidence, la sincérité de la réconciliation : dans le comité, on voyait siéger un homme qui avait eu un œil crevé par les partisans de ses nouveaux collègues !

Dès que le gouvernement français aurait décrété la création du corps arménien, le comité enverrait des délégués en Amérique pour y organiser le recrutement¹.

A l'origine, dans les projets soumis à l'approbation du ministère de la Guerre, il n'avait été question que d'Arméniens. Comme la Mission allait quitter la France, des offres nouvelles venues d'Égypte avaient proposé d'enrôler aussi des Syriens. Le commandant fut chargé d'étudier cet autre aspect de la question.

La vérité oblige à dire que, de ce côté, il ne trouva pas les mêmes assurances. Certes, les promesses ne manquaient pas ; les protestations de dévouement à la France se développaient avec une abondance verbale prodigieuse. Mais quand on demandait d'en venir aux faits, les interlocuteurs se dérobaient. Si on les interrogeait sur le nombre des enrôlements probables, nul ne voulait articuler de chiffre précis. Et quel moyen aurait-on de provoquer les engagements ? Rien, chez ces hommes éloquents, de la résolution froide, de la vue claire et nette, que l'on avait rencontrée chez certains chefs arméniens presque taciturnes. Puis, aucune organisation nationale. Rien même qui ressemblât à des partis solidairement constitués. Quelques clubs, quelques cercles qui se prétendaient les représentants de la nation syrienne, mais qui n'avaient pas d'autorité réelle.

A cela s'ajoutaient des difficultés politiques. On ne pouvait compter sur les Syriens musulmans sollicités par d'autres influences. Les chrétiens mêmes, s'ils étaient nés en Égypte ou s'ils y étaient fixés depuis quinze ans, étaient considérés comme

1. A Paris, la Délégation nationale arménienne qui, ainsi que nous l'avons dit, s'était d'abord opposée à la création d'unités exclusivement arméniennes, finit par accepter. Elle demanda toutefois que leur recrutement et leur formation se fissent dans le silence. Comme elle représentait, aux yeux des Alliés, la nation arménienne, le Comité national d'Égypte lui demanda une sorte d'investiture avant de commencer sa campagne de propagande.

sujets égyptiens. Il ne fallait pas songer à leur enrôlement qui eût causé des conflits.

Les éléments que l'on pouvait atteindre étaient peu nombreux et une partie pensait beaucoup moins à faire la guerre qu'à profiter des avantages que cette même guerre leur procurait en Égypte.

Il y avait bien, au Liban, une population de montagnards qui eût fourni des éléments excellents. Mais comment les joindre ? Alors, les lignes anglaises étaient en deçà d'El-Arish. Pour venir à nous, les Libanais n'avaient qu'un moyen : s'enfuir en barque et gagner l'île de Rouad occupée par nos marins. Plusieurs l'avaient fait et formaient déjà dans l'île un petit détachement. Mais l'entreprise était trop difficile pour qu'elle fût souvent répétée.

Restaient les pays étrangers, surtout les deux Amériques, où les Syriens avaient des colonies importantes. Mais, pour agir sur eux, il eût fallu des points d'appui que l'on ne trouvait pas.

Bref, dans le rapport que le commandant envoya à Paris, à la fin de son enquête, il crut pouvoir donner des assurances précises au sujet des Arméniens. Pour les Syriens, il se montrait plus réservé. Il concluait néanmoins à l'adoption du double projet. Il est intéressant de constater que les chiffres qu'il donnait comme probables furent atteints et dépassés par la légion.

*
*
*

La réponse de Paris ne tarda pas à arriver. Elle autorisait à commencer l'enrôlement. Elle annonçait l'envoi prochain de cadres, d'armes et d'équipements, d'instructions qui préciseraient le statut du nouveau corps. Il prendrait le nom de « Légion d'Orient » et se composerait d'éléments arméniens et syriens qui formeraient des unités distinctes.

La nouvelle fut accueillie avec grande joie au camp des réfugiés. Un premier recensement avait fourni un total d'environ cinq cents hommes enrôlables. Car, outre les jeunes gens exercés par la marine, beaucoup d'autres plus âgés, mais encore vigoureux, s'offraient à partir. Puis, la plupart de ceux qui s'étaient dispersés à travers l'Égypte revenaient au camp, afin d'être

enrôlés. On avait déjà les éléments de deux compagnies.

L'impatience était telle que le commandant résolut de commencer aussitôt. Il faut battre le fer quand il est chaud : le proverbe est vrai surtout des Orientaux, si prompts à s'exalter, si prompts aussi à se décourager. On en avait déjà eu la preuve avec les Arméniens du Djebel Moussa.

Le commandant forma un détachement de cinquante hommes, composé surtout de gens de métier, maçons, terrassiers, charpentiers, menuisiers, et, sous les ordres de son officier adjoint, l'envoya à Chypre commencer l'installation du camp. Car les conventions passées entre les gouvernements français et anglais avaient stipulé que le futur corps serait formé et entraîné dans cette île, en un point de la côte nord ou est.

Au cours de son enquête, la Mission, dans une rapide tournée à Chypre, était allée s'entendre avec le Haut-Commissaire¹ et déterminer l'emplacement du camp.

Le commandant avait fait choix d'un terrain, à 25 kilomètres au nord de Famagouste, à l'extrémité de la baie largement ouverte dont cette antique reine de l'Orient occupait le fond.

C'est là que le détachement, amené par un chalutier de la Division navale, fut débarqué, au matin du 2 décembre 1916. Il faisait mauvais. On était sur une plage presque déserte. Mais grande était la joie des Arméniens d'apercevoir enfin de la verdure et des montagnes... Les montagnes surtout les ravissaient, les montagnes et leurs rochers ! Quelle fête pour des yeux qui, pendant quatorze mois n'avaient vu que les sables de Port-Saïd !

A quelques centaines de mètres, sur un plateau incliné vers la mer, un petit village turc, à moitié en ruines — Monarga — qui

1. Celui-ci ne dissimula pas ses appréhensions. (On se rappelle qu'il s'était déjà opposé au débarquement, dans son île, des réfugiés du Djebel Moussa.) Il devait s'incliner devant les instructions de son gouvernement. Mais, pour éviter les causes de heurt, il demandait que le camp fût établi loin des centres habités. D'autre part, il se montra tout à fait opposé au projet de transporter à Chypre le camp des réfugiés de Port-Saïd. L'idée avait eu ses défenseurs auprès de notre ministère des Affaires étrangères. On voulait arracher ces malheureux à des conditions climatiques défavorables et les soustraire aux intrigues dont nous avons parlé. On faisait valoir qu'il était légitime que ces populations réservées à l'influence française fussent désormais secourues par la France. M. Briand se montrait favorable au projet et acceptait les charges qui en devaient résulter. L'idée fut abandonnée pour des raisons d'ordres divers. Les réfugiés sont demeurés à Port-Saïd. Mais leur condition s'est améliorée. Par un effet d'acclimatation, les étés suivants ont été moins durs. Et les autres causes de souffrance aussi ont été s'atténuant.

ne comptait pas trente habitants¹. Plus loin, dans la plaine, quelques gros villages grecs. La chaîne du Karpasse courait au nord, formant l'ossature de cette mince presqu'île qui s'allonge, comme un doigt tendu, vers le golfe d'Alexandrette et le Djebel Moussa. Ne semblait-il pas que ce geste muet du terrain montrait aux nouveaux venus le but à atteindre?

S'ils avaient eu le loisir ou le goût de rêver, l'officier français et ses Arméniens auraient pu évoquer le souvenir de ce royaume mi-français, mi-arménien des Lusignan qui, pendant trois siècles, avait fait la grandeur de Chypre. Ses châteaux aux ruines imposantes, aux noms sonores, couronnaient les crêtes du Karpasse : Bel Amour, Bouffavent, Kantara²! Dans le lointain, Famagouste dressait la masse de sa cathédrale gothique. Famagouste, vieux nom grec à qui nos ancêtres avaient mis les grelots des sonorités provençales³. Famagouste qui, dans l'enceinte de ses remparts intacts, enferme, au milieu de champs cultivés, les ruines de plus de vingt églises, grandioses ou délicates, mêlées à des bouquets de palmiers ou empâtées dans les mesures misérables d'un village turc de cinq cents habitants. Famagouste, curieux mélange de la vie et de la mort, du présent et du passé, de l'Orient et de l'Occident. Sur sa petite place, au pied des tours majestueuses et devant le portail champenois, la clientèle indolente des cafés turcs fume paisiblement le narguilé. Le sol de la vénérable cathédrale, que couvrent les pierres tombales des chevaliers aux noms français, est foulé par des « croyants » qui y multiplient leurs prostrations. L'autel, la chaire, les statues, les vitraux ont disparu. C'est la voix de l'imam qui frappe les voûtes à croisées d'ogives. Et à la tour de gauche est accolé un minaret où le chant du muezzin a remplacé le son des cloches⁴. Dans la cour du vieux palais devenue

1. La population, par l'effet du voisinage des Arméniens, devait ensuite émigrer peu à peu et se réduire à deux familles.

2. Bel Amour et Bouffavent, par leurs noms, rappellent la domination franque (Bouffavent, au point culminant du Karpasse, là où le vent « bouffe », c'est-à-dire souffle). Kantara, comme l'indique son nom arabe, existait déjà avant la conquête de Chypre par Richard Cœur de Lion. C'est là que s'était réfugié Isaac Comnène, premier et dernier « empereur » byzantin de Chypre.

3. Famagouste est l'Ammochoostos qui succéda à Salamis, dont les ruines dorment sous les sables à quelque 8 kilomètres au nord.

4. Plus d'un officier français s'est étonné que l'occupation anglaise n'ait pas fait

le poste d'une police à tarbouch, se dressent encore, en pyramides, les boulets de pierre ou de fonte que lançaient les caronades. Le port, où les vapeurs anglais, dans des nuages de poussière, chargent les caroubes, le bois ou les pommes de terre pour l'armée de Palestine et de Syrie, présente les mêmes contrastes. Les jetées à demi détruites qui l'abritent sont celles que construisirent les princes de Lusignan alors que Chypre ayant seule, de par les papes, le droit de commercer avec les infidèles, monopolisait tout le trafic de l'Orient¹.

Une chose, à cette date, n'avait pas changé depuis le treizième siècle : « En face », étaient toujours les ennemis...

Mais l'heure n'était pas à la rêverie. Il fallait se mettre à l'ouvrage. Tout était à organiser, le bivouac, le magasin à vivres, la cuisine, la fabrication du pain... Puis, la petite troupe installée, on commença les travaux du camp. Il s'établirait au bord d'un plateau qui faisait face à celui de Monarga. (Plus tard, par suite des accroissements de la légion, il devait s'en créer un second autour du village, puis un troisième, du côté opposé.) Les hommes seraient logés dans des baraquements construits à la mode du pays : murs en pierre et boue, toitures en terre battue.

Les travaux furent poussés avec une incroyable ardeur, car on

cesser cet outrage à la religion et à la patrie. Pour expliquer l'attitude de l'Angleterre, il faut se rappeler que jusqu'à la guerre, elle avait l'administration de Chypre, sans pouvoir s'en considérer comme maîtresse. Aujourd'hui encore, sa politique de ménagements lui fait une loi de ne rien changer à la situation religieuse qu'elle a trouvée. Voilà pourquoi, partout, nos vieilles églises sont restées mosquées. Cette anomalie devra prendre fin, car la population musulmane de Chypre paraît destinée à s'éteindre. Mais les églises bâties par des mains catholiques redeviendront-elles catholiques? Cela dépendra du sort de l'île. Les différentes hypothèses ont été envisagées. Nous ne croyons pas que la question soit résolue.

1. Le régime turc avait laissé le port de Famagouste s'ensabler. Le commerce de l'île s'était transporté à Larnaka et Limassol, rades ouvertes où les navires ne peuvent venir à quai, où les opérations de débarquement sont fréquemment empêchées l'hiver. L'Angleterre a fait draguer à 7 m. 50 une partie du port de Famagouste; elle a construit un quai où les navires d'un fort tonnage peuvent accoster. Elle a relié la ville et le port à Nicosie par un chemin de fer. Malgré ces efforts pour ressusciter Famagouste, le commerce, fidèle à ses vieilles habitudes, — et peut-être aussi, par une sorte d'entêtement contre l'étranger, — a continué à préférer les voies bien moins commodes de Larnaka et Limassol. (Ces villes ne sont reliées à la capitale que par des routes.) La guerre, interdisant aux navires le séjour des rades ouvertes, a rendu son importance au port de Famagouste. La vieille cité n'a pas changé; mais la ville moderne de Varosha, située en dehors des remparts, a joui d'une prospérité inconnue.

avait hâte de pouvoir annoncer que l'on était en mesure de recevoir les premiers contingents. Après quinze jours, un renfort arriva; puis un second officier, un capitaine, qui prit le commandement du détachement, avec deux sous-officiers. L'activité redoubla. De nombreux travaux s'imposaient en dehors des constructions : adductions d'eau, lavoirs, route d'accès au camp, aménagement de la plage et appontement pour faciliter les débarquements, car tout le ravitaillement se ferait d'Égypte par les chalutiers de la Division navale.

En même temps, le capitaine fit commencer l'instruction. La bonne volonté était telle que, plus tard, quand ils eurent pris, par l'accoutumance, les habitudes du troupier, ces premiers légionnaires s'étonnèrent d'avoir pu, en si peu de temps, faire tant de besogne.

Au 1^{er} janvier, on était prêt à recevoir du monde. A partir de cette date, les envois de contingents se suivirent à brefs intervalles, plus multipliés peut-être que ne l'auraient voulu les deux officiers de Monarga. Ils s'effrayaient un peu de voir arriver tant d'hommes, avec des cadres si restreints (un ou deux sous-officiers s'étaient ajoutés aux deux premiers). Ils avaient peine à les loger tous. Et la saison des pluies torrentielles était arrivée! Le ravitaillement les préoccupait. Ils demandaient par télégrammes qu'on ralentit le mouvement, de peur d'être débordés. Et, en réponse, c'étaient de nouveaux contingents qui arrivaient...

Car, à Port-Saïd, le commandant ne voulait pas prolonger l'attente des réfugiés impatients de partir. Il devait aussi se hâter de donner satisfaction aux demandes d'enrôlement que la propagande du comité commençait à provoquer dans les principales villes d'Égypte. Des retards risquaient de refroidir l'enthousiasme. Et, comptant qu'à Monarga on saurait bien se débrouiller, il imposait à tous l'activité dont il était lui-même animé.

On se débrouilla de fait. Dès que les cadres accrus le rendirent possible, deux compagnies furent constituées. Puis, arrivèrent en un seul groupe, depuis Bombay, ces anciens prisonniers dont nous avons parlé. Ils formèrent encore une compagnie. Deux autres se créèrent avec les éléments que fournit le recrutement d'Égypte et de quelques pays d'Europe.

A ce moment, il y eut un arrêt. La délégation envoyée en Amérique par le comité n'avait pu partir avant de s'être munie d'au-

torisations et de recommandations officielles. Puis, il lui fallut faire sa campagne de propagande et organiser l'envoi des recrues. Les premières ne furent guère à Chypre qu'au mois de juin. Mais ensuite, les arrivées se succédèrent nombreuses. Les volontaires étaient dirigés, par groupes de cent ou deux cents sur Bordeaux et Marseille. Là, ayant signé l'engagement et portant l'uniforme, ils attendaient leur mise en route sur l'Orient. Marseille les a vus souvent défilér dans ses rues, allègres et joyeux, chantant leurs chants arméniens, lorsqu'ils quittaient leur caserne de Saint-Charles pour aller s'exercer dans la banlieue.

Ces Arméniens d'Amérique — ces « Américains », comme l'on disait — ne devaient pas tarder à former la majeure partie de la légion. Ils devaient en être aussi les meilleurs éléments.

Il était intéressant de constater combien chaque recrutement conservait ses caractères propres. Très différentes étaient les compagnies, suivant leur origine.

Les gens du Djedel Moussa, d'une endurance physique remarquable, tenaces, têtus, animés d'une haine profonde pour le Turc mais impressionnables, prompts aux coups de tête, gardant toujours quelque chose du partisan et, par le fait, peu aptes à comprendre certaines exigences de la discipline; d'un esprit de corps poussé à l'extrême, d'un patriotisme ardent, mais un peu étroit qui, facilement, réduisait toute l'Arménie à leur montagne¹. Ils offraient une matière riche, mais un peu rebelle et difficile à pétrir. Leurs officiers en surent quelque chose... et aussi les Grecs du voisinage, avec lesquels il y eut parfois des frictions un peu rudes.

Les Arméniens venus d'Égypte ou des villes d'Europe présentaient un degré de culture plus élevé, un patriotisme plus large, plus éclairé. Mais souvent aussi, le séjour de la ville avait atténué en eux les qualités militaires. C'est dans cette catégorie que se rencontre le type de l'Arménien commerçant, avide au gain, rusé jusqu'à la fourberie, que l'on a le tort parfois de prendre pour le type même de la race. De fait, parmi les volontaires de cette origine, il fallut opérer une sélection sévère; après quoi, on eut de bons éléments.

¹ La plupart ne parlaient que leur patois, un arménien corrompu très fortement mélangé de turc, et comprenaient à peine le parler des autres Arméniens.

Le groupe de prisonniers de l'Inde, bien que d'origines différentes, était d'une homogénéité parfaite. Ils avaient été formés à la discipline allemande et en avaient gardé le pli. Leur long séjour au camp de Summer Poor avait créé entre eux une solidarité étroite. D'ailleurs, presque tous assez âgés, robustes et graves, volontiers silencieux, leur commandant de compagnie n'avait eu qu'à développer ces qualités pour en faire, à son image, un groupe donnant l'impression d'une force concentrée, éminemment disciplinée et réfléchie.

Presque à l'opposé étaient les « Américains ». Émigrés, pour la plupart, après que le nouveau régime turc eût ouvert la porte aux Arméniens, ils n'avaient quitté que depuis trois ou quatre ans les plateaux de Cappadoce, les vallées du haut Euphrate ou les montagnes de la Grande Arménie. C'est dire qu'ils appartenaient aux éléments les plus sains de la race. Ils étaient les frères de ces vaillants dont les bandes, depuis le commencement de la guerre, ont lutté, d'abord au flanc des armées russes, puis seules, quand ces armées se sont retirées. Toutes les qualités que les gens du Djebel Moussa devaient à leur tempérament de montagnards se retrouvaient en eux. Mais ils avaient en plus quelque chose d'aisé, d'intelligent, de libre, qu'ils avaient pris au contact du Nouveau Monde. Contraints, en Amérique, au travail et à l'effort, ils y avaient pris l'habitude de la persévérance. C'étaient de beaux types de soldats, disciplinés et gais, ardents et constants.

Nous n'avons rien dit des Syriens. Le recrutement avait eu de la peine à s'organiser. Cela se fit à la longue, et l'on put avoir une compagnie, d'abord faible, puis un peu plus grosse, puis complète. Pendant plusieurs mois, le commandant estima prudent de la maintenir à Port-Saïd.

L'événement lui donna raison. Lorsqu'elle fut transportée à Chypre, les difficultés ne tardèrent pas à éclater entre Arméniens et Syriens. On ne se doute pas, en Europe, à quel point les races d'Orient, même chrétiennes, se détestent entre elles !

Et puis, il y avait, au point de vue militaire, une trop grande inégalité entre les deux éléments. La plupart des engagés syriens venaient de la ville et n'avaient été que bien mal préparés par leurs antécédents à la vie de soldats. Petits commerçants, ou gens de bureau, ou interprètes dans des hôtels ou des adminis-

trations, ils ne pouvaient rivaliser d'endurance avec les montagnards arméniens. Et pourtant, ils se considéraient comme infiniment supérieurs, eux qui avaient porté cravates et chapeaux, qui savaient tous écrire et parler en plusieurs langues ! Leur petit nombre aussi les humiliait. De là, des heurts. Il fallut séparer les deux éléments. La compagnie syrienne fut envoyée en un bivouac d'été, de l'autre côté de la montagne, sur la côte nord¹. Vers la fin de l'été, des commencements de désordres qui s'y produisirent, la firent ramener ; mais on l'établit dans un nouveau camp, à bonne distance des Arméniens. La séparation maintint la paix.

Au mois de janvier, la compagnie syrienne fut appelée en Palestine. A ce moment, l'avance des troupes anglaises donnant une nouvelle impulsion au mouvement d'enrôlements, on put commencer à former une deuxième compagnie. Depuis, l'élément syrien a pu s'accroître ; mais on voit qu'il s'est développé en dehors de l'élément arménien².

Celui-ci, à l'automne, reçut une organisation nouvelle. Il fut formé en deux bataillons de marche et en compagnies de dépôt dont le nombre s'augmenterait au fur et à mesure des enrôlements. Le commandant était devenu lieutenant-colonel.

Ces mesures parurent le présage d'une prochaine entrée en action. Tout le monde s'en réjouissait, car l'impatience d'agir était grande, surtout chez ces terribles gens du Djebel Moussa. On avait pu la calmer quelque peu en envoyant les compagnies garnisonner, à tour de rôle, dans l'île de Castellorizo où elles avaient subi des bombardements. Mais elles voulaient d'une guerre plus active.

On crut qu'on allait participer à la campagne d'hiver en Palestine. Les jours passèrent. On apprenait la chute de Gaza, Jaffa, Jérusalem. Et l'on n'était toujours pas appelé.

Il n'est pas téméraire de supposer que cette espèce d'oubli

1. Le commandant avait d'abord songé à y envoyer, tour à tour, les différents éléments de la légion.

2. D'ailleurs, ce n'est pas dans les rangs de la légion d'Orient que les Syriens ont donné la mesure de leur attachement à la France. La légion n'a été formée qu'en 1916 : la jeunesse syrienne n'avait pas attendu cette heure pour s'enrôler sous nos drapeaux. Avant même l'entrée en guerre de la Turquie, on voyait accourir à Marseille ceux qui avaient pu s'enfuir de Beyrouth et des autres parties de la côte pour venir apporter à la France en péril l'aide de ses fils adoptifs de là-bas.

venait de l'invincible méfiance que les autorités britanniques ne cessaient de nourrir à l'égard des Arméniens. Elles ne leur pardonnaient pas les déboires qu'elles avaient eus avec eux à Port-Saïd. A Chypre, comme en Égypte, c'était toujours, sur les lèvres anglaises, le même refrain accompagné d'un hochement de tête : « Vous croyez que les Arméniens feront de bons soldats ? » Les résultats palpables de l'instruction ne suffisaient pas à faire tomber le préjugé.

Le colonel dut insister auprès du ministère de la Guerre. Il fit valoir le danger de décomposition, si la légion était gardée trop longtemps inemployée. Il eut gain de cause.

Au commencement du printemps, l'ordre fut donné de quitter Chypre (sauf les compagnies de dépôt). En même temps, se formait un troisième bataillon de marche.

Mais déjà la campagne était interrompue en Palestine. Tout l'été, il fallut attendre que le climat permît de reprendre les opérations.

Elles ont recommencé enfin, et plus tôt que les autres années. Dès le 19 septembre, s'ouvrait l'offensive. Le général Allenby ne voulait pas être en retard sur ses collègues du front occidental qui, depuis deux mois, faisaient de si bonne besogne.

Il déclencha l'attaque. Les journaux ont dit quel poste d'honneur était réservé aux éléments français, parmi lesquels comptait la légion d'Orient. En ce jour, commence une nouvelle phase dans l'existence de la légion, la phase active destinée à être courte, mais glorieuse.

Nous laissons aux acteurs le soin de la raconter.

GUILLAUME DE JERPHANION.